

LOZÈRE

PRÉLUDE.

Tout cela commence avec tous les commencements. C'est-à-dire que nul, surtout pas moi, ne saura jamais dire où, ni quand, sinon ici et maintenant.

Au commencement, sans doute, était le verbe, était-il une fois. Au commencement, sans doute, le temps suspendu de l'absence, la prescience du temps, compté, qui court; un souvenir d'enfance aussi - mais où finit l'enfance, sinon dans notre oubli et nos recommencements?

Ainsi, chercher une parole est un commencement.

FUGUE.

Le département de la Lozère est d'abord un livre ouvert, puis un piège qui se referme sur l'impétrant surpris de son propre courage. Mais là n'est pas l'essentiel.

Pour une fois, ils étaient tous d'accord. Le *Michelin rouge* venait enfin, dans sa dernière édition, de lui décerner sa première étoile; le *Routard* lui accordait le meilleur rapport qualité-prix de la région; l'ami de toujours en gardait un souvenir impérissable, pour y être passé, un soir de retour du sud, et s'y être arrêté presque par hasard, de ces hasards qui n'existent pas vraiment; un ouvrage de Renaud Camus, enfin, récemment découvert, en disait le plus grand bien. Et puis, un soir de juillet, l'article du *Monde* avait fini de les convaincre.

Ils cherchaient un lieu plutôt original, loin de tout, inattendu, mais pourtant confortable, et gastronomique, pour commémorer un anniversaire qu'ils voulaient fêter depuis longtemps - entre temps, ils avaient à peu près oublié lequel.

Ce soir-là de juillet, ils avaient lu, chacun de son côté, l'article dans *Le Monde*, et s'étaient dit, chacun de son côté, que ma foi ce serait une idée, pour les premiers jours de septembre, quand tout le monde, ou presque,

serait rentré. Leurs téléphones respectifs, ce soir-là, avaient longtemps sonné occupé, chacun essayant, de son côté, de joindre l'autre, pour la lui proposer.

Dans ces conditions, l'accord n'avait pas été long à se faire. Le départ était prévu pour le jeudi 5 septembre, dès l'aube. Ce fut une aube rare, d'un soleil encore estival trahissant vite les brumes diaphanes à hauteur des chevilles et des jantes.

Au fil des kilomètres, d'autoroute d'abord, puis de Nationale 88 aménagée à quatre voies le plus souvent, leur impatience n'avait cessé de grandir. À l'approche du Massif Central, quelques nuages élevés avaient momentanément éloigné le soleil - il faisait presque frais, en altitude. Mais aux confins de la Lozère, l'azur les pénétra.

ARGUMENT.

L'Hôtel de la Gare et des Voyageurs, à Saint-Andéol-de-Clerguemort, aux confins de la Lozère, non loin du Gard, dans les Cévennes schisteuses, et surtout son restaurant (*Au Coq hardi*), jouissait désormais d'une réputation au moins nationale.

Dès le projet de voyage établi, ils avaient cherché la gare, sur la carte Michelin, puis sur la carte I.G.N., puis enfin sur la carte d'état-major - en vain. Ils ne l'avaient pas trouvée. Peu leur importait, d'ailleurs, ils descendraient en voiture. Mais - la curiosité, l'instinct du cartographe, le besoin de repères tangibles, les avait incités à poursuivre la recherche. Un ouvrage de l'abbé Félix Buffière avait fini par leur donner la solution. Autrefois, la voie ferrée Florac-Alès, par Saint-Julien-d'Arpaon et Sainte-Cécile-d'Andorge, serpentait au fond de la vallée du Gardon d'Alès, que dominait, selon les cartes, le village de Saint-Andéol-de-Clerguemort.

Qui avait pu s'arrêter à cette gare, quel voyageur interrompre sa route pour se rendre au village, pour le moins six kilomètres plus haut, sur les pentes du Mont Bougès, c'était bien difficile à dire. On irait voir.

On allait voir.

Il existe bien des Hôtels de l'Amérique, bien loin des Amériques.

INTERLUDE.

D'aucuns, avant nous, ont chanté la beauté étrange et indéfinissable des noms de villages lozériens. C'est bien dommage. Lozérand, lozéroux, lozérique, le toponyme de ces terroirs est à lui seul déjà invitation au voyage, seuil hospitalier vers la parole retrouvée.

Nous avons, avant le départ, choisi notre itinéraire en fonction de cela. Nous rejoindrions Saint-Andéol-de-Clerguemort par Grandrieu (et son église romane du XI^e siècle), Sainte-Colombe-de-Montauroux, Pierrefiche, Cheylard-l'Évêque, Saint-Frézal-d'Albuges (et son église romane du XII^e siècle), Belvezet (où là, le train s'arrêterait encore, pour peu qu'il y eût un voyageur sur le quai), Le Bleymard, Le Pont-de-Montvert et Saint-Maurice-de-Ventalon.

Cela ne s'invente pas: nous serions entrés en Lozère par le Nouveau Monde.

Nous n'y avons pas prêté la moindre attention avant le départ: dans chacun des guides consultés, l'adresse de notre hôtel-restaurant était donnée le plus simplement du monde: *en face de la gare*.

C'est d'ailleurs une tradition assez bien établie, en France pour ce qui est de notre expérience, mais sans doute aussi ailleurs, que les hôtels situés en face des gares s'appellent *Hôtel de la Gare*. (Tous n'ont pas un *Coq hardi* pour restaurant.)

Ainsi en va-t-il de Marvejols, où nous échouâmes deux jours après notre entrée dans le Nouveau Monde, tout heureux de trouver, le soir tombant, une chambre à l'*Hôtel de la Gare et des Rochers*, de fait, en face de la gare, avec vue sur les rochers, mais loin, si loin de la ville et de ses rumeurs, de ses ahanements et de ses cris, après que tant de portes d'hôtelleries, en ville, se furent refermées sur notre modeste requête.

L'hôtel y était de l'ordre de l'ordinaire, de l'existant: les lits y étaient comme il faut, la chambre avait un balcon, la salle de bains une porte et une fenêtre, et le chauffage, un 7 septembre, y était en marche; la salle à manger était divisée en fumeurs et non-fumeurs, et par l'immense baie

vitrée on voyait, en contrebas, la Nationale 9 quasi désertée.

Avant de découvrir Saint-Andéol-de-Clerguemort, nous avons beaucoup rêvé de Marvejols.

SCHERZO.

Au pied de la montagne du Bougès, il était un rucher. Tout le long du chemin, une ruche à côté de l'autre, une ruche après l'autre. Depuis ce chemin, on ne voyait, à perte de vue, que des châtaigniers. Nous étions bien en Cévennes. Au milieu des châtaigniers, dans la direction là, sud-sud-est, treize heures quinze si vous préférez, d'autres châtaigniers, quelques bâtisses abandonnées, et des châtaigniers encore; ici, un éboulement de pierres entassées, ailleurs, en-dessous de l'azur, une crête où les bruyères irisent l'ocre schisteux, ailleurs encore, mais presque partout, des châtaigniers: Saint-Andéol de Clerguemort.

Nous touchons au but.

Petite promenade à pied pour apprécier le paysage avant d'arriver.

Une abeille m'entreprit. Prise dans mes cheveux, elle bourdonnait d'aise, enivrée de *jazz* et de sueur. Sans doute je me mépris et je voulus la chasser: la main dans les cheveux rabat l'abeille, sur la tempe. D'autres abeilles approchent, j'entends leur bourdonnement, je prends peur et m'enfuis.

Piqûre à la tempe droite, juste au-dessus du bras des lunettes de soleil: je brûle mais je n'enfle pas.

ÉLOGE D'UNE DÉCLASSÉE.

Il est, entre Laval-Atger et Auroux, une route qui a été. Chemin de grande communication entre Lyon et Toulouse, Route Nationale 88, chemin de Compostelle de la République Française, devenue au hasard des régionalisations et des plans d'aménagement du territoire départementale 988, elle n'apparaît plus, depuis la dernière édition de la carte Michelin

au 200.000°, que comme une de ces routes blanches (légende: autre route - revêtue) qui font le bonheur des inventeurs de paysage.

Elle a pourtant tout gardé d'une autre existence: parapets, murets de pierre, franchissement de fonds de vallées d'une rigueur et d'une rugosité minérales inconnues de nos jours, largeur respectable pour un temps passé (deux vraies voies), bornes kilométriques, panneaux de signalisation triangulaires en béton armé (attention: vaches!), courbes amples, bords ombragés plantés avec une rigueur et une régularité tout administratives: parfois même l'enrobé ancien se refuse à prendre le nom de macadam.

Elle avance au flanc d'une vallée sobre, où le Chapeauroux trace paresseusement ses méandres appliqués entre deux prés. On y croise, mais ce n'est pas tous les jours, une R4 ou une Ami8 break. On y est d'un autre temps, voire d'une autre planète.

Quand on le veut bien, cette route mène à Saint-Andéol de Clerguemort.

On ne célébrera jamais assez, ne cessait de répéter Michel, ces ingénieurs des Ponts-et-Chaussées des temps passés.

SANCTUS.

La route, jaune au demeurant selon Michelin (légende: itinéraire régional ou de dégagement) n'avait pas, loin s'en faut, la classe de la déclassée. Mais elle nous menait vers Saint-Andéol-de-Clerguemort. Des kilomètres durant.

Jusqu'à une certaine borne qui séparait la Lozère du Gard. L'évidence, dans un brusque coup de frein, s'imposait à nous soudain: nous avons traversé Saint-Andéol-de-Clerguemort sans nous en rendre compte.

Ayant fait demi-tour, nous élaborions, le toit ouvert, la piqûre brûlante, de folles hypothèses dont l'une était indiscutablement juste: Michelin n'était pas infaillible. Cette terrible révélation augmentait notre inquiétude.

Une route à gauche descendait presque à pic, dissimulant pudiquement sous l'aspect de virages serpentine une chute sans filet vers un avenir, et un village, incertains.

À défaut de village, au dixième ou douzième épingle à cheveux, un

hameau, une chapelle, une Citroën neuve immatriculée dans le département. Nous cherchons à nous garer, effleurons de notre voiture un linge fraîchement lavé suspendu, le long de la route, par des fiches en bois à un fil inattendu, et nous descendons vers le lieu de culte, à l'aspect vaguement roman, au campanile méditerranéen, récemment rénové.

Une plaque dédie la restauration de la chapelle à l'abbé Buffière, et une allusion peu sibylline fait référence à son goût pour la bonne chère. Cela nous le rend sympathique. Il n'est que cinq heures de l'après-midi, comme en témoigne l'inscription portée au verso de la photographie que Michel a faite de la chapelle: 05.09.96. 04.58.PM.

Sur cette photo, à l'arrière-plan, on voit un tout petit cimetière, presque abandonné, revenant à l'état de nature, où les pierres tombales commencent à se confondre avec les schistes réapparaissant sous l'effet de l'érosion. Une seule tombe est fraîche, toute fraîche, récemment creusée - la terre n'y est pas encore tassée, et les gerbes de fleurs n'ont pas encore défleuri.

La précision du grain des pellicules modernes est impressionnante. Sur l'agrandissement de la photo, avec une bonne loupe, on parvient à déchiffrer l'inscription de la croix provisoire, en bois: "Abbé Félix Buffière. 1908-1996. Requiescat in pace."

DIVERTIMENTO.

Nous reprenons la descente vertigineuse. Mon bon sens me dit que la gare, et donc notre *Coq Hardi*, doit être sinon dans, en tout cas proche de la vallée. Mais soudain l'asphalte vertical s'interrompt, nous franchissons une vallée latérale dont le fond est asséché, la route commence à remonter - et elle n'est plus revêtue. Encore un coup que Michelin n'avait pas prévu.

Nous poursuivons sur quelques centaines de mètres. Les ornières deviennent plus profondes, le châssis racle, la piqûre brûle, Michel regrette de ne pas avoir entre ses mains et sous ses pieds un 4x4 (font 16), nous nous concertons rapidement mais à petite vitesse; c'est ma 205; nous faisons, à la première occasion venue, demi-tour.

Retour sur l'itinéraire régional ou de dégagement, jaune; nous le

quittons à nouveau dès le premier embranchement, dans l'espoir de rejoindre le fond de vallée, celle du Gardon d'Alès, là où passait autrefois la voie ferrée. Pas âme qui vive pour demander son chemin.

(Près de la chapelle, un gros chien blanc-gris nous avait accompagné de ses aboiements. Nous avons entendu son maître le rappeler; nous avons salué; on avait salué en retour, mais sans se montrer.)

Une nouvelle descente vertigineuse nous amène sur la route rouge (dite route principale, appelée Nationale 106, non déclassée, elle, voie unique à cause d'interminables travaux). Un lieu-dit: Le Collet-de-Dèze. Nous revoilà au Pont-de-Montvert.

Où nous étions passés quelques heures auparavant. Nous nous mettons en quête de l'*Hôtel de la Gare et des Voyageurs*. On se rit de nous. Gentiment, mais quand même. Quel intérêt, un hôtel de la gare, quand la voie ferrée n'a jamais passé par là? Que l'on aille voir à Bagnols-les-Bains, par exemple: là, pour un peu, elle eût passé, la voie ferrée, une histoire de tunnel commencé et jamais fini, de détour autour du Bougès, ou du Goulet: à partir d'une certaine heure, et d'une certaine angoisse, tous les noms de montagne se ressemblent. Là, il y aura peut-être un hôtel de la Gare, ou des Voyageurs, un coq hardi, un buisson ardent, une ordalie, un arrêt dans le temps, un étonnement pour curistes...

Trop fatigués pour reprendre la route, nous descendons à l'*Hôtel des Cévennes* (la légende d'une photo en fait foi: à 19 heures 42, j'étais douché, frais, lisant *Le Monde* du jour, allongé dans mon lit, prêt pour aller dîner). Hôtel des Cévennes: au moins un nom incontestable, de par ici.

Une serveuse appétissante, une servante appétisseuse, apporte la soupe aux légumes. Ce n'est pas le repas "une étoile Michelin", "meilleur rapport qualité-prix" attendu, mais nous fêterons quand même l'anniversaire de ce que nous avons enfin oublié.

"URLICHT"; SEHR FEIERLICH, ABER SCHLICHT.

À la table voisine, seul, un vieil homme en noir, au visage émacié, lumineux, au col ecclésiastique: nous l'attendions déjà, assurément, dans ce récit. Il n'y a pas que le Juif d'errant: le bon curé de Saint-Martin-de-

Lansuscle, au siècle dernier, parcourait aussi la Lozère dans tous les sens, à la recherche d'indices crédibles sur la bête du Gévaudan, la crise du ver à soie ou le syndrome de Marvejols.

Qui de nous trois fera le pas?

Nous avons commandé un demi-litre supplémentaire; après les deux pastis de la terrasse d'un des trois bars, sur l'autre rive du Tarn, en apéritif, cela devrait suffire à nous délivrer de nos maux.

Le narrateur que je suis, dans la narration que j'assume, pourrait aussi se faire lever de sa table l'énigmatique personnage de vieil homme et le diriger vers nous. Il dirait: "Permettez-moi de me présenter, vous avez parlé plusieurs fois ce soir à table d'un livre que je ne connais que trop, permettez-moi de vous mettre en garde contre ce livre pernicieux, je suis son auteur, je suis l'abbé Félix Buffière."

Ce n'est pas ainsi que nous fimes connaissance. Michel parlait - et je l'écoutais - des prêtres de son adolescence, à Scherwiller, à Matzenheim: il avait dû voir aussi, à sa gauche, l'étrange ecclésiastique de salle de restaurant qui nous tenait compagnie; inconsciemment peut-être, des réminiscences d'autres salles de réfectoire lui étaient venues à l'esprit. Je lui répondais (mais sans doute monologuions-nous, chacun pour soi, chacun de son côté) parlant de Huguenots, de Cène, d'Assemblée du Désert. Nos enfances affleuraient à la lie d'un litre et demi de Costières du Gard. Nos paroles se libéraient.

Un peu plus tard, nous marchions, obscurément, dans la nuit solitaire, sur la route qui mène à Saint-Julien-d'Arpaon, par le col. Nous regardions les constellations et parfois rejoignons le fossé, quand une voiture venait troubler la nuit contemplative et mystique. Les étoiles au ciel traçaient notre route, mais nous étions incapables de la suivre longtemps.

L'abbé, entre temps, nous avait indiqué un autre chemin.

DAS TRINKLIED VOM JAMMER DER ERDE.

“Vu de l’extérieur, cet hôtel s’appelle bien *Hôtel des Cévennes*. À juste titre: nous sommes ici, Collet-de-Dèze ou Pont-de-Montvert, au coeur des Cévennes sanglantes et illuminées, par Mazel ou Joyeuse, par l’Abbé du Chayla ou Jean Cavalier. Mais si l’on y regarde bien, et c’est ce que, par extraordinaire, et sans le savoir, la presse parisienne et les guides gastronomiques ont fait, nous sommes bien à l’hôtel que vous cherchiez: il n’y a pas plus de gare ici que vous n’êtes, que nous ne sommes, des voyageurs. L’*Hôtel de la Gare et des Voyageurs*, à Saint-Andéol-de-Clerguemort, n’existe que dans quelques écrits innocents: cela ne signifie pas pour autant qu’il n’est pas. Quelques endroits, et la Lozère en fait partie, donnent sens aux lieux, même quand ces lieux n’existent que dans la fatrasie d’un auteur qui, une longue vie durant, a paru sérieux à tous ses lecteurs, pourtant peu nombreux et cultivés. Il est des lieux, en effet, qui méritent leur existence par les seules conditions dans lesquelles ils viennent au monde. J’ai imaginé *le Coq hardi* un soir où, traversant le Gévaudan, j’avais froid et j’étais seul, et que seul le coq au vin qu’on me servit, dans cet hôtel de Chambon-le-Château, m’avait un peu réchauffé. J’ai situé ce *Coq hardi*, et je lui ai donné un hôtel pour la nuit, dans la commune qui existe le moins de toute la Lozère.

Entre temps, il y a tant de gens, de Lozère et d’ailleurs, qui se souviennent y avoir mangé, et remarquablement bien mangé, que jamais je n’ai eu le courage de corriger, dans mes livres, cette modeste - et unique - affabulation.

À présent que j’ai quatre-vingt-six ans, que l’heure de ma mort approche, je ne sais si je dois confesser à d’autres que vous ce mien seul péché avouable, que d’avoir imaginé, au milieu des châtaigniers de Lozère cévenole et camisarde, austère et frugale, un lieu où l’on aurait mangé, non point seulement des châtaignes, mais, après une entrée de tapenade accompagnée de banyuls ancien, un pavé de foie gras chaud pané au pavot sur son lit de chou chinois, arrosé d’un pouilly fumé.

Cela sonne comme un alexandrin bien frappé: sans doute cela n’existe pas; mais de l’avoir imaginé m’a aidé à vivre.”

Nous avons écouté la confession de l'abbé, sans un mot, sans un regard. Il avait rejoint notre table alors que nous attaquions la côte de porc aux champignons du mont Lozère, accompagnée de la carafe du vin de la maison. De fait, *l'Hôtel des Cévennes* ne figurait dans aucun guide.

Saint-Andéol de Clerguemort, Le Pont de Monvert, Marvejols, Metz,

1996.